



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 21, No. 5 (Dec., 1922), pp. 399-413

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526671>

Accessed: 19/02/2011 05:45

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

BULLETIN CRITIQUE.



*Voyage du marchand arabe Sulaymán en Inde et en Chine
rédigé en 851 suivi de remarques par Abû Zayd Ḥasan
(vers 916), traduit par Gabriel FERRAND, bois de M^{lle}
A. Karpelès [Collection *Les classiques de l'Orient*, t. VII],
Paris, Bossard, 1922, in-8, pp. 157; 21 francs.*

On sait l'intérêt — et l'émoi — que souleva en 1718 la publication, par l'abbé Renaudot, des *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux Voyageurs Mahométans qui y allèrent dans le IX^e siècle*. D'aucuns crièrent à la mystification. Le manuscrit dont le traducteur s'était servi — et qui est resté un *unicum* — fut enfin retrouvé en 1764 par de Guignes, et le texte en fut imprimé en 1811 par les soins de Langlès, mais non publié; ce n'est qu'en 1845 que Reinaud publia enfin l'édition tirée en 1811 ¹⁾, en l'accompagnant d'une traduction et d'un important commentaire, le tout sous un titre assez long que je ne citerai que par ses trois premiers mots, *Relation des Voyages*.

M. Ferrand, dans ses travaux antérieurs et en particulier dans ses *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, a toujours rendu à l'œuvre de Reinaud un hommage mérité. Mais à l'époque où Reinaud traduisait et commentait la *Relation des Voyages*, les connaissances historiques et géographiques sur

1) Il y a donc une petite inexactitude dans l'*Introduction* du présent volume, quand on nous dit (p. 12) que "le texte arabe... fut publié en 1811, par Langlès".

l'Asie orientale ne permettaient pas comme aujourd'hui d'interpréter les passages obscurs ou de corriger les leçons fautives d'un unique manuscrit. La nouvelle traduction de M. F., plus exacte, de lecture facile, ornée de bois ingénieusement inspirés du texte, sera accueillie avec faveur. L'exécution matérielle en est excellente ¹⁾.

La collection des *Classiques de l'Orient*, de par son caractère, ne permettait pas à M. F. de se livrer aux discussions détaillées de géographie, d'histoire, d'histoire naturelle, que le texte appelle; M. F. avait à vrai dire accompli déjà une partie de cette tâche dans les t. I et II de ses *Relations de Voyages*; espérons qu'il l'achèvera dans le t. III ²⁾. Sans chercher à anticiper sur ses recherches, je ne crois cependant pas inutile de lui soumettre dès à présent quelques observations que la lecture de son livre m'a suggérées.

La première concerne la nature même de l'ouvrage arabe. On sait que le début manque, si bien que nous ignorons ce que ce début pouvait contenir sur le ou les auteurs. Toutefois, la suite montre que la première partie a été écrite en 851 A.D., et que, postérieurement à cette date, un certain Abū Zayd al-Ḥasan, à la demande ou sur l'ordre nous ne savons de qui, ajouta dans une

1) A la p. 34, "Frančūr" est une faute d'impression pour "Fančūr"; on a deux fois (p. 41 et 72) une forme incorrecte "vétissent" pour "vêtent".

2) En dehors de l'ouvrage même de Reinaud, il y a lieu de consulter les études critiques importantes qui lui ont été consacrées par Quatremère dans le *Journal des Savants* de 1846 et 1847 (M. F. ne me paraît pas s'y être reporté), par Dulaurier dans le *Journal Asiatique* de 1846, et par Alfred Maury dans le *Bulletin de la Société de Géographie* (avril 1846), ainsi que le premier volume de Yule, *Cathay and the Way thither*, rééd. de 1915, I, 125—134 et 241—244. Lassen (*Ind. Alterth.*, IV, 912—944 et Anhang, *passim* et surtout 81—83) vaut encore d'être feuilleté. Il va de soi que les *Prairies d'Or* de Mas'ūdī, qui ont tant de pages en commun avec le *Voyage*, doivent être lues en même temps, et permettent de discuter les leçons de notre unique manuscrit. M. St. G. Mylrea a exhumé dans le *Moslem World* d'avril 1922, sous le titre de *An ancient account of India and China*, l'article consacré en 1833 par Bridgman, dans le t. I du *Chinese Repository*, à la traduction anglaise du travail de Renaudot; cela n'en valait pas la peine.

seconde partie une série de remarques nouvelles, en particulier celles qu'il devait à Ibn Wahab, lequel était allé en Chine et y avait eu audience de l'empereur de Chine à Si-ngan-fou. Renaudot avait cru à tort mettre la main sur les récits originaux de deux voyageurs qui tous deux auraient visité l'Inde et la Chine. Reinaud reconnut bien qu'Abū Zayd n'était qu'un curieux qui s'était diligemment informé auprès des voyageurs revenus de ces pays lointains, mais tint que la première partie était bien l'œuvre d'un marchand Sulaymān qui avait fait plusieurs voyages aux Indes et à la Chine. Il y a quelques années, M. Ferrand, après avoir recueilli trente-neuf textes arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient, concluait: « En somme, l'Inde transgangétique, l'Indonésie et la Chine n'ont été visitées que par un seul des auteurs orientaux précités: Sulaymān. L'authenticité de sa relation de voyage est évidente et indiscutable... » (*Relations de voyages*, I, 1). Dans le présent ouvrage même (p. 13), on voit que, pour M. F., « le livre I a été rédigé par Sulaymān lui-même ou par un scribe inconnu d'après les récits du marchand Sulaymān, qui effectua plusieurs voyages en Inde et en Chine. »

Je ne suis pas sûr que Reinaud et M. F. n'aient pas indûment grandi le rôle du marchand Sulaymān. Voilà plus d'un demi-siècle, Yule a formulé à ce sujet des doutes qui ont chance, selon moi, d'être fondés¹⁾. Ni Abū Zayd, ni peu après lui Mas'ūdī ne nomment Sulaymān; Abū Zayd dit seulement (p. 74) que la première partie était datée de 237 de l'hégire (= 851 A.D.)²⁾ et que (p. 129)

1) *Cathay*², I, 126. Yule, d'une critique si avisée, ne semble pas avoir éprouvé une vive sympathie pour les travaux de Reinaud, où l'extrême étendue de l'érudition ne compensait pas toujours un certain manque de clairvoyance et parfois de sens commun. C'est Yule qui a comparé (*ibid.*, I, 11) les *Relations politiques et commerciales de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale* à une pyramide construite la pointe en bas. On apprécie cependant l'annotation de Reinaud quand on la compare aux leçons invraisemblables que, bien après lui, les traducteurs des *Prairies d'or* ont acceptées sans broncher.

2) Cette indication se trouvait peut-être dans la partie qui manque aujourd'hui en tête de l'ouvrage.

«l'auteur du dit livre»¹⁾ n'avait l'intention de décrire que les mers de l'Inde et de la Chine, mais non ce qu'il y a à l'Ouest du Golfe Persique. Une seule fois (p. 38), un renseignement de la première partie, relatif à Hānfū (= 廣府 Kouang-fou, Canton), est annoncé par: «Le marchand Sulaymān rapporte ce qui suit». Le nom de ce Sulaymān ne se rencontre nulle part ailleurs. Cette unique mention est un peu du même ordre que les «on rapporte que...» des pages 44 et 45 par exemple, ou les «on dit...» des pages 50 et 53; ce n'est pas en soi une signature d'auteur. Il serait d'ailleurs singulier que l'auteur s'annonçât ou fût annoncé ainsi à la troisième personne au milieu même du livre, alors que plusieurs passages y sont à la première personne (p. 64, 66). Même à supposer qu'un scribe ait mis par écrit les récits de Sulaymān, ainsi nommé à la 3^e personne p. 38, ce qui expliquerait que les propos du dit Sulaymān fussent rapportés ensuite à la 1^{re} personne aux pages 64 et 66, cela ne rendrait pas compte du «nous pêchâmes» qu'on rencontre dès la p. 24. Qu'on ajoute l'incohérence de cette première partie, qui a bien l'air faite de pièces et de morceaux, presque au même degré que la seconde. Mon impression est que nous avons là l'œuvre d'un Arabe qui était allé dans l'Inde — et au moins deux fois à seize ans d'intervalle —, car c'est à propos de l'Inde qu'il parle à la première personne en témoin oculaire. Mais cet Arabe n'est pas le marchand Sulaymān, de qui il invoque seulement le témoignage à propos de la Chine où lui-même peut-être n'était pas allé, de même qu'il répète anonymement, avec des «on rapporte» ou des «on dit», les renseignements que bien d'autres de ses compatriotes avaient recueillis et colportés.

Le second livre est dû à Abū Zayd al-Ḥasan, et renferme entre autres le récit fait à Abū-Zayd par Ibn Wahab de son séjour à

1) La traduction de cette phrase chez M. F. est sensiblement différente de celle de Reinaud (I, 141), et ne justifie plus l'état que Reinaud en faisait (I, xv).

Si-ngan-fou. M. F. admet qu'Abū Zayd écrivit ce second livre vers 916 (p. 13), que le voyage d'Ibn Wahab en Chine est peu postérieur à 870 (p. 85), et qu'il le raconta à Abū Zayd en 915 (p. 86); ce sont là des données dont aucune ne se trouve dans le manuscrit, et que M. F. a ajoutées entre crochets d'après les renseignements de Mas'ūdī. On sait que Mas'ūdī a publié en 943 ses *Prairies d'or*, et qu'il s'y trouve des pages si semblables — parfois identiques — au texte traduit pour la première fois par Renaudot que Saint-Martin, dans l'article «Renaudot» de la *Biographie Universelle*, puis Quatremère, dans le *Journal Asiatique* de janvier 1839, ont pu soutenir que l'auteur des *Anciennes Relations* n'était autre que Mas'ūdī lui-même. Cette opinion n'est plus défendable; la parenté des deux textes est à expliquer autrement. Mas'ūdī (I, 321) mentionne un Abū Zayd Muḥammad, fils de Yazīd, originaire de Sīrāf, qu'il connut en 303 de l'hégire (915 A.D.) à Baṣra où le dit Abū Zayd était venu se fixer¹⁾, et rapporte sur la foi de cet Abū Zayd une partie des renseignements sur la Chine fournis par Ibn Habbār, qui n'est autre que le «Ibn Wahab descendant de Habbār» du texte traduit par M. F. (p. 85). Malgré la différence de nom entre l'Abū Zayd al-Ḥasan du manuscrit et l'Abū Zayd Muḥammad de Mas'ūdī, il ne paraît pas douteux, comme l'avait pensé Reinaud, qu'il s'agisse d'un même personnage. Mais est-ce à dire que ce passage de Mas'ūdī permette de fixer à 915 le récit d'Ibn Wahab

1) Tel est du moins le sens donné par Reinaud (I, xvii) et par Quatremère (*J. des Savants*, nov. 1846, p. 742, où toutefois Quatremère prête à Reinaud une opinion absurde que celui-ci n'a jamais eue); la traduction de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille dit au contraire que 303 de l'hégire est l'année où Abū Zayd vint se fixer à Baṣra, et Schefer a répété cette version dans le *Livre du Centenaire de l'Ecole des Langues Orientales* (p. 8). Mais on ne voit pas pourquoi Mas'ūdī eût noté une telle date, et la construction arabe me semble d'ailleurs obliger à traduire comme l'a fait Reinaud. Je suis néanmoins étonné que Mas'ūdī ait pu se trouver à Baṣra à ce moment-là; c'est le temps même de ses grands voyages dans la Perse orientale et aux Indes, et lui-même dit ailleurs (I, 254) qu'en 303 de l'hégire il a séjourné à Cambaye.

à Abū Zayd comme l'a indiqué M. F., ou à *circa* 916 la date de la rédaction des notes d'Abū Zayd comme M. F. l'a admis après Reinaud ¹⁾? Ce n'est pas certain, et la marge peut être assez considérable. Pour le récit d'Ibn Wahab à Abū Zayd, il faudrait déterminer s'il fut fait à Sirāf ou à Bašra. Ibn Wahab était originaire de Bašra, mais avait quitté cette ville et s'était embarqué pour la Chine à Sirāf; dans laquelle des deux villes se fixa-t-il à son retour? Mas'ūdī donne déjà des renseignements d'Ibn Wahab avant de faire intervenir Abū-Zayd; on pourrait donc penser que lui-même a connu Ibn Wahab à Bašra, ou y a recueilli les récits qu'Ibn Wahab y avait faits à d'autres. Mais Mas'ūdī ne dit pas avoir vu lui-même Ibn Wahab, et j'ai plutôt l'impression qu'il n'a rien su de lui que par Abū Zayd. Si Mas'ūdī n'a pas connu Ibn Wahab, il est donc vraisemblable ou que celui-ci soit mort avant 303 de l'hégire, ou qu'il n'ait pas habité alors Bašra, mais Sirāf, où Abū Zayd l'aurait vu avant d'émigrer à Bašra. Tout ce qu'on pourra dire dès lors, c'est que le récit d'Ibn Wahab à Abū Zayd se place à une date indéterminée, mais antérieure à 303 H. (915 A.D.); il faut seulement qu'Ibn Wahab ait eu le temps de devenir «vieux» entre son voyage en Chine peu après 870 ²⁾ et le moment où Abū Zayd le

1) En réalité 915 et 916 ne sont l'une et l'autre que des approximations pour 303 de l'hégire, à cheval sur ces deux années; mais il n'y a pas de raison pour donner tantôt l'une, tantôt l'autre.

2) Les événements de 870, qui firent partir Ibn Wahab de Bašra, étaient bien connus de Mas'ūdī; quant au fait du départ, il pouvait le tenir d'Abū Zayd. Reinaud (I, cxxxv) a dit qu'Ibn Wahab s'était rendu à Si-ngan-fou après l'avènement de Hi-tsong (automne de 873) et avant la révolte de Houang Tch'ao (qui commence en fait en 875); Yule (*Cathay*², I, 133) s'est rangé à cet avis. Je ne vois pas sur quoi Reinaud se fonde. Mas'ūdī (I, 313) fait accomplir à Ibn Wahab un «long voyage par eau et par terre» avant d'arriver en Chine, mais Abū Zayd lui-même dit qu'après les événements de Bašra en 870—871, Ibn Wahab se rendit directement à Sirāf où il s'embarqua immédiatement sur un navire en partance pour la Chine. Il y a donc autant de chances pour que Ibn Wahab soit arrivé à Si-ngan-fou sous le règne de Yi-tsong que sous celui de son successeur Hi-tsong.

rencontra. Quant aux notes d'Abū Zayd, il paraît sûr que Mas'ūdī les a utilisées et il n'est pas improbable qu'elles lui aient été communiquées lors de sa rencontre avec Abū Zayd à Bašra en 915; mais Abū Zayd les avait pu rédiger un certain temps, voire plusieurs années, auparavant.

Je passe maintenant à des questions de détail.

P. 17. — «Comme les cartographes musulmans qui l'ont précédé, Edrīsī et ses successeurs orientent leurs cartes le Sud en haut de la feuille... Cette disposition que reproduisent certaines cartes de notre Moyen Age, a été initialement empruntée aux Chinois par les Mušulmans qui l'ont transmise à l'Europe.» L'emprunt serait intéressant s'il était établi, et on doit espérer que M. F. nous donnera ailleurs les raisons qui le font procéder ici par affirmation, et non par hypothèse. J'ignore si le problème est abordé dans l'important travail relatif à l'histoire de la cartographie chinoise que M. A. Herrmann a actuellement sous presse. Il est exact les Chinois s'orientent face au Sud et que beaucoup de cartes chinoises sont disposées le Sud en haut. Mais on ne doit pas oublier que ce n'est pas le cas pour les plus anciennes qui nous soient connues, c'est-à-dire pour celles qui remontent aux temps mêmes que vise M. F. Les deux cartes de Chine de 1137 étudiées par Chavannes, et qui reproduisent des modèles antérieurs dont l'un doit être de *circa* 1043—1048, ont le Nord en haut de la planche¹⁾; il en est de même pour la

1) *Les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise*, dans *B.E.F.E.-O.*, III, 214—247. Dans une note additionnelle qui n'est jointe qu'au tirage à part de l'article de Chavannes, j'ai indiqué qu'il y avait encore dans la première moitié du XIX^e siècle à Tchen-kiang une carte gravée sur pierre en 1142, et identique à celle des cartes de 1137 dont l'original restait de date indéterminée, la carte des *Vestiges de Yu*. Mais cette carte de 1142 reproduit non pas l'exemplaire de 1137, mais un exemplaire de 1100 lequel avait été gravé lui-même sur l'"exemplaire de Tch'ang-ngan". Cet "exemplaire de Tch'ang-ngan" ou sa copie de 1100 sont sûrement à la base de la carte des *Vestiges de Yu* de 1137, et il est ainsi sûr, vu la fidélité des copies, que, pour cette carte comme pour l'autre, la disposition qui place le Nord en haut est antérieure à 1100. A l'époque mon-

carte de 1247 conservée à Sou-tcheou et qui copie un original de *circa* 1193¹⁾. La très ancienne carte du pays Si-hia reproduite en tête du *Si hia ki che pen mo*, et qui remonte vraisemblablement, par des intermédiaires inconnus, à un original antérieur à 1125, est aussi orientée de la même manière. La question que M. F. présente comme résolue me paraît mériter un nouvel examen.

P. 21, 47, 87. — Le narrateur de 851 rapporte qu'au dire unanime des gens de l'Inde et de la Chine, il y a quatre grands rois du monde: d'abord celui des Arabes, le plus magnifique; puis le roi de la Chine; puis le roi de Rūm (Byzance); enfin le roi de l'Inde. Plus d'un demi-siècle plus tard, Abū Zayd, reproduisant le récit fait par le vieil Ibn Wahab de l'entretien que celui-ci avait eu à Si-ngan-fou avec l'empereur de Chine vers 872—875, fait dire à l'empereur de Chine qu'il y a cinq rois: le roi de l'Iraq, qui est au centre du monde, le plus riche, et qu'en Chine on désigne sous le nom de «roi des rois»; ensuite le roi de Chine, qui est le «roi des hommes»; puis le roi des Turcs (Toquz-oyuz), qui est le «roi des bêtes féroces»; le roi de l'Inde, qui est le «roi des éléphants»; enfin le roi de Rūm, qui est le «roi des beaux hommes». M. F. a raison de ne pas admettre que ce soient là exactement les propos tenus par l'empereur de Chine; celui-ci n'eût pas proclamé la supériorité du khalife de Bagdad²⁾; mais les deux passages, provenant

gole, il y avait en outre encore à Lo-yang près Ho-nan-fou (ma note additionnelle porte K'ai-fong-fou par un *lapsus*) une *Carte gravée sur pierre de la Chine et des pays étrangers* qui remontait aux T'ang; c'est là le titre même de la seconde carte de 1137; toutefois la carte de 1137 ne peut en être une reproduction, et nous ignorons si la carte gravée sur pierre sous les T'ang mettait le Nord en haut de la dalle.

1) Cf. Chavannes, dans *Mém. conc. l'Asie Orientale*, I [1913], pl. V et VI.

2) M. F. est un peu trop catégorique sur la Chine «royaume du Milieu», entourée de barbares. La Chine du premier millénaire a subi fortement l'empreinte du bouddhisme venu de l'Inde, et on trouve même alors assez souvent *tchong-kouo*, «royaume du Milieu», désignant non pas la Chine comme à l'ordinaire, mais l'Inde et plus spécialement la région du Magadha, le *madhyadesa*.

ainsi de sources différentes (récit de Sulaymān et récit d'Ibn Wahab), s'apparentent à une tradition qui nous est familière, celle des « quatre Fils du Ciel », signalée dès 1836 dans le bouddhisme chinois par l'édition posthume du *Foë kouë ki* d'Abel Rémusat (p. 82). Je n'y insiste pas ici, car je vais publier dans une note spéciale les renseignements que j'ai groupés depuis assez longtemps à ce sujet.

P. 24. — «... avec des crécelles, comme celles dont se servent les chrétiens». Reinaud avait traduit ناقوس par « cloche », tout en indiquant le sens, plus tardif selon lui, de « crécelle » (I, 2; II, 6). Mais Quatremère a fait remarquer (*J. des Sav.*, sept. 1846, 516 — 517) qu'il ne devait s'agir ici ni de « cloches », ni de « crécelles », mais des « tablettes » qu'on heurtait dans les églises d'Orient pour appeler aux prières et offices; je crois qu'il a raison, encore qu'on paraisse avoir étendu parfois abusivement le nom de crécelle à ces instruments. Sur cette tablette ou σήμαντρον, cf. aussi Rockhill, *Rubruck*, p. 116, qui la rapproche à bon droit de la *ganḍī* bouddhique.

P. 42. — « Čampa (l'Annam et la Cochinchine actuels) ». Il faudrait dire seulement « l'Annam actuel »; la Cochinchine actuelle dépendait alors du Cambodge.

P. 48. — «... le *dirham*... appelé *tâtiri*... » Malgré Quatremère (*J. des Sav.*, sept. 1846, p. 522), il ne me paraît pas exclu que Reinaud ait eu raison (II, 16) de retrouver ici le grec *στατήρ*. Pour d'autres dérivés asiatiques possibles de *στατήρ*, cf. *T'oung Pao*, 1922, p. 97.

P. 48. — « La façon de dater du Ballahrâ part d'une année du règne du souverain qui l'a précédé (*sic*), tandis que les Arabes datent de l'hégire du prophète... » Le *sic* de M. F. montre bien que sa traduction le surprend lui-même. Reinaud (I, 25) avait compris: « La date qu'elles portent part de l'année où la dynastie est montée sur le trône... » Il va sans dire que M. F. n'a pas écarté cette version sans avoir ses raisons, mais la traduction qu'il adopte n'offre

évidemment pas de sens, et il faut aboutir de quelque manière soit à la version de Reinaud, soit à celle des traducteurs de Mas'ūdī dans le passage parallèle (I, 383): «[Ces drachmes] portent la date de l'avènement du prince régnant.»

P. 50—51. — «Le rhinocéros n'a pas d'articulation au genou ni au pied de devant; la patte est molle (sans ossature) du sabot à l'aisselle.» Reinaud avait compris (I, 29): «Il n'a point d'articulation au genou ni à la main; depuis le pied jusqu'à l'aisselle, ce n'est qu'un morceau de chair.» Il est impossible que ce soit là le sens. Déjà Quatremère (*loc. cit.*, p. 523) avait proposé pour le second membre de phrase: «... depuis le pied jusqu'à l'aisselle tout n'est qu'une seule pièce.» Telle est sûrement l'idée. Bien loin que le rhinocéros ait été réputé avoir la jambe «molle (sans ossature)», nous avons évidemment affaire ici à la vieille légende selon laquelle le rhinocéros — on lui substitue parfois l'éléphant — n'a pas d'articulation au genou si bien que, s'il tombe, il ne peut pas se relever. C'est ce que le passage parallèle de Mas'ūdī exprime de manière plus développée (I, 385—386): «La plupart de ses os sont comme soudés ensemble, sans articulation dans les jambes, de sorte qu'il ne peut ni s'accroupir ni se livrer au sommeil à moins de s'appuyer contre les arbres au milieu des jungles.» Sur cette légende, cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1913, 361—364, et dans *Chinese Clay Figures* (Field Museum of Nat. Hist., Publ. 177), p. 146¹).

P. 56. — «Les eunuques, en Chine, sont en partie originaires du pays.» Quatremère (*loc. cit.*, p. 525) a cité de nombreux textes à l'appui d'une traduction toute différente, que je ne suis pas à

1) M. Laufer n'a rencontré la mention de l'éléphant au lieu du rhinocéros que dans le *Physiologus*, et a supposé que c'était là une substitution occidentale arbitraire. Il est donc intéressant de signaler que, dans le *Sūtra des Causes et des Effets du bien et du mal*, texte bouddhique apocryphe rédigé presque sûrement en Chine aux VII^e—VIII^e siècles et dont nous avons aujourd'hui le texte chinois et des versions sogdienne et tibétaine, c'est l'éléphant qui est représenté comme l'animal aux membres raides, sans articulations.

même d'apprécier: «Parmi les eunuques, plusieurs sont atteints de phthisie pulmonaire.»

P. 61. — «Vingt coups de bâton entraînent la mort». Il semblerait, d'après le contexte, qu'il y eût lieu d'ajouter «[sur le dos]» après «bâton».

P. 61. — «[*Le failli*] reçoit la bastonnade, qu'on l'ait convaincu ou non de posséder de l'argent; il reçoit la bastonnade dans l'un et l'autre cas; et on lui dit [en le châtiant]: «Tu n'as pas fait autre chose que de prendre l'argent des autres et tu l'as dilapidé.» On lui dit encore: «Rends à ces personnes l'argent [que tu leur as emprunté].» — Il me semble qu'il y a dans ces propos une alternative; le failli est bâtonné dans tous les cas, mais on lui tient un discours différent selon qu'on lui connaît ou non des ressources.

P. 67. — La phrase «Les Indiens sont entourés par des rois qui leur font la guerre» est évidemment à mettre après la phrase qu'elle précède dans le texte actuel.

P. 72, 141. — «... le *hâkân* du Tibet». M. F. remarque que «c'est un titre étranger inexactement appliqué au roi du Tibet». C'est vrai, mais, dans des passages qui ne proviennent pas de notre texte, Mas'ūdī (I, 289, 353) donne aussi au souverain du Tibet le titre de *qayan*.

P. 75, 141. — «*Huang Č'ao*». M. F. dit qu'Abū Zayd et Mas'ūdī ont pour ce nom une leçon fautive, qu'il a rectifiée d'après les informations chinoises. M. F. a raison s'il entend par là que le vrai nom chinois du personnage était «*Huang Č'ao*», dans notre transcription usuelle Houang Tch'ao. Mais s'il veut dire que les transcriptions d'Abū Zayd et de Mas'ūdī doivent être ramenées graphiquement à «*Huang Č'ao*», je ne suis pas d'accord avec lui. Le manuscrit d'Abū Zayd écrit بادشوا que Langlès imprima en بادشوا, mais que Reinaud lut en fait بادشوا Bānšūa; les éditeurs des *Prairies d'or* ont gardé la leçon يانشو Yānšū de leurs manuscrits.

Il me paraît bien que la bonne lecture est celle de Reinaud, sans qu'on doive chercher ici par exemple une altération d'un \dot{c} initial en \dot{c} et en \dot{c} . Le 黃 *houang* de Houang Tch'ao est un mot à ancienne gutturale initiale sonore, laquelle s'est complètement amuie dans les dialectes modernes de la côte chinoise au Sud du Fleuve Bleu, de même que dans la prononciation sino-japonaise dite *go-on* (\bar{o}) et dans l'emprunt *vàng* de l'annamite vulgaire. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le nom de Houang Tch'ao ait été rendu par les Arabes avec un *b* initial. D'autre part, \dot{c} - est pour eux un des équivalents normaux du \dot{c} - (*teh*-) chinois. Ils ont dû entendre et écrire Bānšō (Bānšū). D'après Schefer (*Livre du Centenaire de l'Ec. des L. O.*, p. 6), il est question de Houang Tch'ao dans Ibn al-Athir.

P. 76. — Abū Zayd parle du siège de Hānfū en 264 de l'hégire, soit en principe 878 A.D. Selon moi, il s'agit bien ici de Canton, et non de Hang-tcheou comme l'avait cru Reinaud (I, cxxxvii). C'est en 879 que Houang Tch'ao s'empara de Canton, et sa biographie mentionne précisément à ce propos le commerce étranger qui se faisait dans cette ville.

P. 77. — «Son projet se réalisa: il devint le maître de la Chine et il l'est encore au moment où nous écrivons (vers 916).» Ceci est impossible. Il s'agit en effet de Houang Tch'ao, et le texte même raconte sa mort quelques lignes plus loin (et plus de 30 ans avant 916). Reinaud avait compris: «Une partie de ses projets fut mise à exécution; c'est ce qui fait que, jusqu'à présent, nos communications avec la Chine sont restées interrompues.» A cette traduction, Quatremère avait proposé (*loc. laud.*, p. 529) de substituer la suivante: «Et les choses furent portées par lui à un tel point, que les affaires de la Chine sont restées jusqu'aujourd'hui dans un état de désorganisation.» Quatremère n'était vraisemblablement pas loin de la vérité.

P. 96. — «Quelqu'un, dont le témoignage est digne de foi, a

rapporté que lorsque les coqs de ce pays se mettent à chanter à l'aube, comme ils le font en Arabie, ils se répondent les uns aux autres [sur une étendue qui atteint] jusqu'à 100 parasanges et plus encore; [il en est ainsi] parce que les villages sont contigus l'un à l'autre et se succèdent sans interruption; car il n'y a ni déserts ni ruines.» Il s'agit des états du *mahārāja* de Ĵāwaga (Java-Sumatra). Mais en Chine même, la formule des coqs qui se répondent de village à village est courante pour exprimer la densité d'une population ¹⁾, et elle se rencontre déjà trois siècles avant notre ère dans Mencius ²⁾. Dans l'Inde, une idée analogue était exprimée par les coqs qui peuvent voler d'un village à l'autre ³⁾.

P. 114. — Pour les compagnons des rois de l'Inde qui doivent mourir en même temps que leurs maîtres, ajouter aux références de Reinaud (II, 53—54) les remarques de Van der Lith et Devic, *Livre des Merveilles de l'Inde*, in-4^o, p. 194, et noter qu'une coutume identique est signalée par les Chinois chez les Tibétains de l'époque des T'ang (cf. Bushell, dans *JRAS*, 1880, 443).

P. 122. — «Le régime de *bašāra* dans l'Inde — *bašāra* [est la forme arabisée du sanscrit *vatsara*] signifiant «pluie» — [est le suivant:]» Le manuscrit a toujours *ياسارة yasāra*, et telle est aussi la leçon de Mas'ūdī (I, 327). Reinaud avait naturellement songé à *varṣa*, qui est le nom courant de la saison des pluies; mais la métathèse et l'*ā* long médian de la transcription arabe font difficulté. Toutefois je doute que le *vatsara* de M. F. aille mieux. Là non plus l'*ā* long ne s'explique pas, et surtout *vatsara* signifie

1) Cf. par exemple C. A. S. Williams, *A manual of Chinese Metaphor*, Changhai, 1920, in-8^o, p. 74.

2) Cf. Legge, *Chinese Classics*², II, 183—184. Reinaud a déjà fait ce rapprochement.

3) Cf. Chavannes, *Cinq cents contes*, II, 271. Dans une note restée inédite et destinée au 4^e volume des *Cinq cents contes*, M. S. Lévi signalait à Chavannes que, dans l'ouvrage jaina *Yaśastilaka* de Somadevara Sūri (p. 14), on rencontre l'expression *kukkuṭasaṃpātya* que le commentateur explique par «des villages que les coqs atteignent facilement en volant».

bien, dans certaines conditions, «année», mais non pas, je crois, «pluie», ni «saison des pluies».

P. 123, 141. — «Il y a, dans l'Inde, un groupe de gens qu'on appelle *baykarjī*. Ils vont nus...» Et M. F. ajoute dans son Glossaire; «*Baykarjī*. Comme l'a indiqué Reinaud, cette notation fautive est sans doute pour *bairāgī*.» Le manuscrit a بيكرجي; l'hypothèse de Reinaud se rapporterait à un original sanscrit *vairāgin*, «libre de passions». Mais je ne crois pas que *vairāgin*, qui est d'ailleurs une épithète plutôt qu'il ne désigne une catégorie spéciale de religieux ou d'ascètes, puisse être invoqué ici. En effet, ces mêmes ascètes mendiants sont mentionnés, de manière indépendante, dans le *Livre des Merveilles de l'Inde* (p. 155), où ils sont appelés بيكور *bīkūr*. Les notes montrent (p. 194—195) que Kern a vu ici le nom même des *bhikṣu* ou moines mendiants; cette solution me paraît être la bonne. Or بيكرجي *bīkarjī* (?) est inséparable de بيكور *bīkūr*, et tout au moins le début *bīk-* du mot est assuré. Pour la finale, peut-être y a-t-il eu par erreur répétition de lettre dans *bīkūr* (, répété de و), ce qui donnerait un original *bīkū*, et, dans بيكرجي, il faudrait alors reconnaître également بيكو *bīkū*, plus une finale qui se serait indûment glissée dans le groupe بالبيكر جيين. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais, quelle que soit l'explication de ces divergences, je tiens pour très probable que nous ayons affaire ici à une forme prâcrite analogue au pâli *bhikkhu*, et en tout cas pour certain que *vairāgin* est hors de cause.

P. 138. — «Ils tiennent à la main un objet appelé *čatra*.» La forme sanscrite est *čhattra* ou *čhatra*, avec č aspiré, mais, à l'aspiration près, le manuscrit la transcrit remarquablement avec جترة, où l'-a final bref est noté. Par contre, je me demande si, dans des mots comme صمر *šamar*, *čamar*, de la p. 50, nous sommes en droit de poser en principe que l'auteur arabe a voulu rendre le sanscrit *čamara* tel quel; ce n'est pas à des sanscritistes que les voyageurs

avaient affaire, et, dans les noms communs comme dans les noms propres, l'absence ordinaire d'*-a* final bref dans leurs transcriptions provient vraisemblablement de ce qu'ils recueillaient des formes dialectales où cet *-a* final bref était amui. Les transcriptions chinoises du même temps montrent souvent ces formes à *-a* final amui. Je ne suis donc pas d'accord sur ce point, mais sur ce point seulement, avec la théorie trop générale exposée par M. F. dans ses *Relations de voyages*, I, 12—13.

Il y aurait bien d'autres remarques intéressantes à faire sur les informations géographiques et historiques, sur les coutumes, même sur les légendes qui rendent si savoureuse la lecture de ces relations arabes de l'Inde et de la Chine. Mais M. F. est mieux qualifié que personne pour les formuler, et nous ne pouvons que souhaiter, en raison même de ce qu'il a déjà donné, qu'il ne fasse pas longtemps attendre le troisième volume de ses *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient*.

P. Pelliot.

The Arabian Prophet, a life of Mohammed from Chinese and Arabic sources. A Chinese-Moslem work by Liu Chai-lien, translated by Isaac MASON..., with Appendices on Chinese Mohammedanism. Foreword by Rev. Samuel M. ZWEMER..., Changhai [et auj. Londres, Luzac & C^o], 1921, in-12, xvii + 313 pages, ill.

Depuis un demi-siècle, un certain nombre d'études ont été consacrées aux productions littéraires de l'islam chinois. On sait que cette littérature n'est pas très ancienne — elle ne commence qu'au milieu du XVII^e siècle —, et ne se distingue pas par beaucoup d'originalité. Il vaut cependant d'en dresser le bilan; c'est ce dont Palladius s'était avisé dès le milieu du siècle dernier, en un